

AVANT-PROPOS

Jean-Charles Falardeau, interprète de la société québécoise

SIMON LANGLOIS ET ROBERT LEROUX

Jean-Charles Falardeau est le premier véritable sociologue universitaire québécois de langue française. Sa place dans l'histoire de la sociologie au Québec et au Canada est bien connue et plusieurs travaux l'ont bien cernée¹. Cependant une partie de son œuvre importante reste encore inaccessible parce que dispersée dans diverses revues peu connues ou dans des ouvrages collectifs tombés en oubli. C'est le cas notamment des travaux publiés dans la première moitié de sa vie active sur la stratification sociale, la paroisse comme institution sociale de première importance au sein de la société québécoise, sans oublier le Québec comme société globale. Nous proposons de combler cette lacune en réunissant dans le présent ouvrage 24 textes de Jean-Charles Falardeau portant sur ses analyses publiées dans les années 1950 et 1960, qui restent d'une étonnante actualité et d'une grande pertinence pour comprendre la modernisation du Québec, ou encore la genèse du Québec contemporain.

Falardeau a été séduit par la sociologie dès la fondation en 1938 par le père Georges-Henri Lévesque de l'École des sciences sociales de l'Université Laval. Son passage dans cette institution a confirmé son désir

1. Voir notamment Marcel FOURNIER, *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société*, Montréal, Albert St-Martin, 1986; Nicole GAGNON, «Le Département de sociologie, 1943-1970», dans A. FAUCHER (dir.), *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval. L'histoire de la Faculté des sciences sociales*, Sainte-Foy, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 1988, p. 75-130; Jean-Philippe WARREN, *L'engagement sociologique. La tradition sociologique francophone (1886-1955)*, Montréal, Boréal, 2003; Martin CARLE, *Étude sur la sociologie de Jean-Charles Falardeau*, thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 2010; Simon LANGLOIS, «Jean-Charles Falardeau, sociologue et précurseur de la Révolution tranquille», *Les Cahiers des*

de comprendre « ce qu'il était en train d'advenir de la société québécoise² ». Sa rencontre en 1939 avec Everett C. Hughes, alors au Québec pour y écrire une monographie, fut décisive; de nouveaux horizons et de nouvelles perspectives s'ouvraient à Falardeau qui fut persuadé qu'il devait se rendre à l'Université de Chicago pour y parfaire sa formation de sociologue, là où se trouvait à l'époque l'un des meilleurs départements de sociologie en Amérique. C'est là qu'il s'initie à la sociologie allemande, celle de Georg Simmel et de Max Weber; c'est là aussi qu'il suit les séminaires de sociologues et anthropologues américains importants comme Robert Redfield, Louis Wirth, Herbert Blumer, W. I. Thomas et William F. Ogburn.

Le dépaysement intellectuel est important, enrichissant, mais le Québec n'est pourtant jamais loin dans les pensées de Falardeau. C'est ainsi que, sous la direction de Redfield, Falardeau entreprend une étude sur l'évolution de l'institution paroissiale sous l'Ancien Régime et au Québec. Mais la sociologie de Chicago ne peut tout dire sur le Québec, c'est pourquoi, encore étudiant, Falardeau complète l'œuvre de ses maîtres par celle de Léon Gérin, ce fonctionnaire qui avait été initié par Edmond Demolins et Henri de Tourville à l'École de la science sociale de Le Play. En 1943, Jean-Charles Falardeau revient à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval comme professeur. Son œuvre commence dès lors à prendre forme. Elle va s'étendre sur plus de quatre décennies. Esprit rigoureux, Falardeau, en bon « sociologue-observateur », a laissé des travaux riches, novateurs, qui ont permis de connaître le Québec et son passé « de façon profonde, charnelle, lyrique³ ». Comme le rapporte Nicole Gagnon dans un texte richement documenté, « aux idéologies nationalistes enracinées dans une vision mythique du passé, [Falardeau] voudra opposer une nouvelle définition de la société, fondée sur l'observation positive de la réalité contemporaine ». D'où sa fascination pour Hughes qui lui a transmis « une conception très empiriste de sa discipline⁴ ». L'un des meilleurs moyens pour y parvenir était, à ses yeux, de fréquenter les sentiers qu'avaient défrichés les devanciers du pays qu'il a tant aimé. « Il y a eu, écrit-il, parmi ces chefs de file intellectuels du passé, des penseurs hardis et novateurs qui, en avance sur les courants de leur époque et

2. Jean-Charles FALARDEAU, « Itinéraire sociologique », *Recherches sociographiques*, vol. XV, n^{os} 2-3, mai-décembre 1974, p. 220.

3. *Ibid.*

4. N. GAGNON, « Le Département de sociologie, 1943-1970 », dans A. FAUCHER,

quelquefois très informés de l'une ou l'autre des sciences sociales telles qu'elles existaient alors, ont été littéralement des précurseurs de nos entreprises et de nos réussites actuelles [...]. Ils nous servent, à défaut de tradition intellectuelle, de pôles indicateurs sinon de modèles⁵. »

Au centre de l'œuvre Falardeau se rencontrent et se complètent la sociologie française, la sociologie allemande, la sociologie américaine et les sciences sociales québécoises naissantes. On n'y trouve point la trace d'un quelconque esprit de système. Falardeau préférait la liberté intellectuelle, ainsi qu'en témoigne le nombre d'auteurs ou de courants théoriques qu'il a fréquentés.

Jean-Charles Falardeau s'est surtout exprimé par le biais d'articles, ce qui n'est pas sans créer un inconvénient majeur : celui de rendre peu accessible une partie importante de son œuvre, éparpillée dans des revues et dans des journaux. Ses livres sont connus. Mentionnons notamment : *L'essor des sciences sociales au Canada français* (1964) ; *Notre société et son roman* (1967) ; *Imaginaire social et littérature* (1975) ; *Étienne Parent* (1975). Notons aussi qu'il a dirigé la rédaction d'un ouvrage qui occupe une belle place dans l'histoire de nos sciences sociales, *Essais sur le Québec contemporain* (1953). S'il a lui-même regroupé ses travaux sur la littérature et l'histoire des sciences sociales québécoises dans des livres, tel n'a pas été le cas de ceux sur la communauté ou sur la stratification et les classes sociales.

Le présent ouvrage a pour but de ramener à la surface et de mieux faire connaître les analyses sociologiques de Falardeau, un important témoin de son temps. Les articles, qui sont ici présentés selon un ordre thématique, plutôt que chronologique, offrent une vue d'ensemble non seulement sur le Québec, mais aussi sur le parcours d'un intellectuel dont la double contribution, institutionnelle et savante, n'a pas été suffisamment reconnue. Le but de ce livre est de combler en partie cette lacune. Ces études, écrites à différents moments et pour diverses occasions, forment néanmoins un ensemble cohérent qui nous semble conforme aux intentions de Jean-Charles Falardeau. Il était évidemment impossible de tout publier ; des choix s'imposaient donc. C'est pourquoi, il fallait, parmi une œuvre qui compte d'inévitables redites, nous en tenir à l'essentiel, aux écrits qui ont été les plus représentatifs de la pensée de notre auteur, s'agissant de sa vision du Québec.

5. Jean-Charles FALARDEAU, *L'essor des sciences sociales au Canada français*, Québec,

Ces textes rappellent ce que fut la sociologie québécoise à ses débuts et comment elle a pris son essor. Certains sembleront parfois rudimentaires. Il faut donc les prendre pour ce qu'ils sont, à savoir des documents historiques qui permettent de découvrir la pensée d'un auteur qui a été sans cesse soucieux de mieux comprendre son milieu. Mais la majorité d'entre eux conservent une grande valeur pour comprendre la genèse du Québec contemporain. Ils constituent les morceaux de l'œuvre d'un intellectuel qui a marqué l'histoire de la pensée sociologique au Québec. Nous les avons classés en cinq grandes sections : 1) Définir la sociologie, 2) La campagne et la ville, 3) Stratification et classes sociales au Québec, 4) Les élites, 5) Le Québec comme société globale.

Il nous a paru nécessaire d'abord de rappeler quelle était la conception de la sociologie de Jean-Charles Falardeau en choisissant deux textes théoriques encore d'une grande pertinence. La section suivante propose des textes sur la paroisse, dont Falardeau a été l'un des analystes les plus fins. La lecture de ces textes permettra de mieux comprendre l'une des mutations majeures de la société québécoise, la quasi-disparition ou, à tout le moins, la grande marginalisation de la paroisse comme institution. Parallèlement à l'étude de la mutation de la paroisse canadienne-française, Falardeau s'est attaché à l'analyse du tissu urbain de la ville de Québec. À ce sujet, on trouvera dans cette section un essai sur le métabolisme de la ville.

Les deux sections suivantes portent sur la stratification sociale proprement dite, plus précisément sur les classes sociales et les élites. La dernière section de l'ouvrage contient les travaux de Falardeau sur la société globale, sur la transformation du Canada français et l'émergence du Québec comme référence nationale, sans oublier l'examen des liens entre le Canada et la société québécoise. Cette section propose des réflexions sur le Canada que Falardeau analyse dans la perspective de la dualité nationale, qui est dominante dans les années 1950 et 1960.

DÉFINIR LA SOCIOLOGIE

Comme la plupart des sociologues de sa génération, Falardeau a lu attentivement les travaux des membres de l'école française de sociologie. « Je ne saurais déterminer avec précision l'ampleur de l'influence qu'eut Durkheim sur moi : je sais qu'elle fut capitale⁶. » Il reprend ainsi, impli-

citement, cette idée fondamentale selon laquelle « la sociologie doit d'abord partir des bases morphologiques de toute la société pour enfin aboutir aux représentations que se donnent les acteurs⁷ ». Falardeau s'inspire de l'école de Frédéric Le Play dont Léon Gérin fut l'un des principaux continuateurs. Comme lui, il considère la famille comme l'unité fondamentale de la société. Falardeau fournit une description de la « méthode des monographies de familles » qui se déploie en plusieurs étapes : « En premier lieu vient l'étude du lieu ; puis du travail ; puis successivement : la propriété ; les biens mobiliers, le salaire, l'épargne, la famille ; le mode d'existence ; les phases d'existence ; le patronage ; le commerce ; les cultures intellectuelles ; la religion ; le voisinage ; les corporations ; la Commune ; l'union des Communes ; la cité ; le pays ; la province ; l'État ; l'expansion de la race ; l'étranger ; l'histoire de la race ; le rang de la race. » Pour appliquer ce schéma, le « sociologue-observateur » doit, écrit Falardeau, « se doubler d'un géographe humain, d'un anthropologue et d'un folkloriste, en empruntant aux méthodes de ces divers spécialistes les éléments dont il a besoin pour saisir ce qui fait l'articulation essentielle de la vie sociale ».

Jean-Charles Falardeau est convaincu que le point de départ de l'analyse sociologique est la manière dont les individus sont groupés sur le territoire. La discipline, ou plutôt la sous-discipline, qui se charge de l'étudier est ce que les durkheimiens appelaient la « morphologie sociale ». Cette influence s'exprime d'ailleurs avec netteté dans sa définition de la sociologie. « Représentations collectives et habitudes collectives : voilà les faits spécifiquement sociaux qu'une science positive doit analyser et expliquer en les reliant causalement les uns aux autres. Pour pouvoir expliquer les représentations et les mouvements de quelque société que ce soit, il faut en connaître la structure⁸. » Pour définir cette discipline auxiliaire qui est à la base de toute étude sociologique, Falardeau utilise le même vocabulaire que les membres de l'école française de sociologie. « Par ce terme de morphologie sociale, remarque-t-il, on désignait cette branche spéciale de la sociologie, ou mieux, cette première étape de l'observation sociologique qui étudie "le substrat matériel des sociétés", c'est-à-dire la forme qu'elles affectent en s'établissant sur le sol, le volume et la densité de leur population, la manière dont elle est distribuée, et encore, les migrations internes de pays à pays, la forme des aggloméra-

7. Voir M. FOURNIER, « Jean-Charles Falardeau (1914-1989) », *Sociologie et sociétés*, 21, n° 1, 1989, p. 206.

tions, des habitations, etc. ». En fait, comme Maurice Halbwachs l'avait montré, la morphologie sociale comprend « tout ce qui peut être mesuré et compté ». S'appuyant sur l'œuvre des grands maîtres de la sociologie, Falardeau y trouve une source d'inspiration fondamentale pour le Canada français qu'il considère comme une société globale. À ce sujet, il soutient que la sociologie « voit chaque société globale comme un tout informé par une civilisation qui est elle-même le résultat d'une évolution historique, et organisé par une structure qui en constitue l'armature. L'élément essentiel qui donne cadre, permanence et ordre à une société, ce sont ses institutions – foyer central de l'inquisition sociologique. À l'intérieur d'une société globale, la sociologie observe les divers types de groupements particuliers dont elle cherche à analyser la structure et le comportement, ainsi que les relations réciproques et les relations avec l'ensemble de la société. L'objet ultime de son intérêt, c'est l'individu humain soumis à une forme donnée de civilisation, et membre d'une société et de groupements divers, dont elle veut comprendre (*verstehen*) le comportement *en tant que membre* agissant dans une pluralité de cadres sociaux ». Par la place et le rôle qu'il accorde à l'individu, Falardeau se démarque d'un holisme de stricte obédience. Repoussant toute forme de déterminisme, il souscrit à l'idée du géographe français Vidal de La Blache selon laquelle « tout ce qui touche à l'homme est frappé de contingence ».

Mais si Jean-Charles Falardeau était soucieux de tisser des liens étroits avec la géographie humaine, il souhaitait également que la sociologie collabore avec l'histoire, qu'il considérait comme une discipline auxiliaire fondamentale. Dans certains de ses textes – pensons notamment à celui sur la paroisse au XVII^e siècle – Falardeau s'est pour ainsi dire fait lui-même historien, non pas au sens traditionnel, dans la mesure où il ne s'est pas intéressé aux événements, mais en souscrivant à une démarche qui évoque celle de l'historiographie moderne, résolument ouverte aux sciences sociales voisines. S'inspirant de Léon Gérin, il compare fréquemment, surtout dans ses premiers textes, la société de la Nouvelle-France à la société française d'Ancien Régime. En quoi le régime seigneurial en Nouvelle-France est-il singulier ? Quel rôle le curé y joue-t-il ? Comment s'organisent les hiérarchies ? Quelle est la nature des rapports entre les habitants ?

Ces questions occupent une place centrale dans l'œuvre de Jean-Charles Falardeau. Elles déterminent pour ainsi dire sa conception de l'objet sociologique qui est, écrit-il, « le rapport social mais un rapport dont on considère surtout les termes vivants qui sont les acteurs humains ».

appartient à une époque, à un milieu. C'est pourquoi, précise-t-il, la sociologie « doit considérer à la fois l'élément humain et l'élément structurel de la vie sociale. Le foyer central de son inquisition scientifique, ce sont les institutions sociales pour autant que celles-ci, d'une part, sont les éléments objectifs qui assurent la solidité de la vie sociale et que, d'autre part, elles n'ont de signification concrète que dans et par les agents humains individuels en qui elles s'incarnent et se réalisent ». Pour lui, la sociologie n'entend pas découvrir des lois mais plutôt établir les conditions où l'on peut dégager des régularités sociales. « Les généralisations auxquelles parviendra la sociologie ne seront pas des "lois" au sens absolutiste que le scientisme donnait à ce concept [...]. Si elle recherche et découvre des "causes" aux phénomènes sociaux, ce ne sera pas pour affirmer que des facteurs donnés produisent déterminément et nécessairement tels ou tels effets mais pour énoncer que, dans des conditions données, un facteur ou un ensemble de facteurs produiront probablement tel résultat. »

LA CAMPAGNE ET LA VILLE

Dans ses premiers travaux, Falardeau s'attarde longuement à l'étude de la paroisse et il avait d'ailleurs prévu y consacrer sa thèse de doctorat. Ainsi, il souhaitait faire une étude empirique, inspirée par les sociologues de Chicago, sur la paroisse Saint-Sauveur, la plus peuplée et la plus importante dans la ville de Québec. Mais, pour diverses raisons, il n'a jamais pu mener ce travail à terme⁹. Les réflexions et analyses de Falardeau sur ce sujet se trouvent dans divers articles rassemblés dans la deuxième section de cet ouvrage. Elles s'inspirent surtout des enquêtes d'Everett C. Hughes, de Léon Gérin et de Horace Miner, qui ont décrit la paroisse comme forme d'organisation sociale. Falardeau partage avec Léon Gérin l'idée qu'il existait plusieurs types de paroisses au Québec, au milieu du XX^e siècle, et non pas un seul comme on avait alors tendance à le croire. Mais, pour Falardeau, la paroisse typique du Canada français ne correspondait plus à la réalité telle que l'anthropologue américain Miner l'avait décrite dans sa monographie sur Saint-Denis-de-Kamouraska. Loin d'être une société archaïque ou traditionnelle, le Québec était devenu, dès la

9. On retrouvera les orientations données par Falardeau à ce projet, ainsi que le plan du projet de thèse, dans l'article de Simon LANGLOIS, « Jean-Charles Falardeau,

première moitié du XX^e siècle, une société urbaine et industrialisée avant tout.

LA STRATIFICATION SOCIALE

Les changements d'ordre morphologique ont modifié en profondeur la physionomie des classes sociales au sein de la société québécoise. Les modèles classiques de stratification sociale n'expliquent pas de manière complètement satisfaisante le cas canadien-français. « Un fait à souligner est que le phénomène de la classe sociale en Amérique est fort différent de ce qu'il était ou même de ce qu'il est encore en Europe. La classe sociale, telle qu'elle existe en Amérique, est une réalité essentiellement plus fluide qu'en Europe. » Pour Falardeau, la spécificité de la situation québécoise tient au fait qu'il existe une double échelle de stratification sociale au sein de la société canadienne-française. La première est définie de manière plus traditionnelle par le degré d'instruction et par le prestige accordé aux professions libérales (y compris le clergé) et aux nouvelles professions. La seconde est caractérisée par « le niveau de fortune » et par la consommation marchande. Se référant explicitement à Thorstein Veblen, Falardeau voit bien comment s'est mis en place un nouveau système de stratification sociale au sein de la société fordiste de consommation. Celui-ci, explique-t-il, ne tardera d'ailleurs pas à entrer en concurrence avec celui d'autrefois.

Ces vues, qui nous paraissent aujourd'hui acquises ou évidentes, n'en demeurent pas moins novatrices pour l'époque. En fait, Jean-Charles Falardeau a eu le mérite de fournir des descriptions particulièrement éclairantes des nouvelles classes moyennes – groupement très diversifié incluant notamment « l'armée ondoyante des fonctionnaires et des employés de bureau ». Il a aussi mis en relief, dans des analyses empiriques, les nombreux changements dans la composition des élites, de la bourgeoisie professionnelle et de la bourgeoisie d'affaires au Québec. Falardeau a voulu expliquer comment les élites canadiennes-françaises avaient appartenu aux deux grands types d'échelles de stratification qu'il a distinguées et comment la nouvelle bourgeoisie d'affaires en était venue à faire concurrence à la bourgeoisie professionnelle traditionnelle. Falardeau soutient que cette dernière s'est passablement modifiée, de sorte qu'à côté de ceux qui exercent les professions libérales traditionnelles, elle inclut désormais les nouveaux diplômés qui œuvrent au sein de l'État québécois. « En définitive, écrit-il, notre société est dominée par deux constellations

ment, par leurs objectifs et leurs idéologies. L'une est issue de l'université. L'autre est issue de la grande entreprise industrielle ou financière. L'une et l'autre cherchent à contrôler l'État.»

Les travaux de Jean-Charles Falardeau sur la famille canadienne-française font justement état de ces changements au sein de la société québécoise. Dans une conférence donnée en 1949, il insiste sur le fait que « la famille urbaine ne constitue plus l'entité économique suffisante à soi-même qu'elle était jadis ». La fonction protectrice de la famille est en train de se métamorphoser. « Les parents devenus âgés n'attendent plus de leurs enfants le gîte ni le couvert ni les secours. Ils songent aux pensions d'accidents de travail, aux pensions de vieillesse, aux pensions de mères nécessiteuses. » Le rôle de la religion se modifie. « Il semble aussi que les familles urbaines aient peu conscience de constituer des unités de vie religieuse dans le cadre de l'institution paroissiale. »

En bon sociologue, Falardeau propose une explication originale du lien qui était en train de se tisser entre la famille, la paroisse, l'Église et les institutions étatiques, qui révèle sa perspicacité de sociologue. « Les formes les plus typiques des activités de la paroisse contemporaine, au contraire, se poursuivent à l'intérieur d'associations et de "mouvements" qui groupent les *individus*, non les familles, selon leur occupation, leur intérêt, leur ambition personnelle. » L'individu devient ici la nouvelle référence, une observation qui sera au cœur des lectures nouvelles de la famille qui seront proposées bien des années plus tard par de nombreux sociologues.

LE QUÉBEC COMME SOCIÉTÉ GLOBALE

Très tôt dans sa carrière, Falardeau s'est donné pour tâche d'interpréter sa propre société. Le rôle qu'il a joué dans la redéfinition du Québec comme société globale est non négligeable. Dans sa « Lettre à mes étudiants » parue dans *Cité libre* en 1959, Jean-Charles Falardeau avance que lui et ses collègues professeurs s'étaient essentiellement « engagés dans la tâche qu'il faut bien appeler sociologiquement par son nom, la tâche d'une nouvelle "définition" de la situation canadienne-française¹⁰ ». L'apport de Falardeau est double: il cherche tout d'abord à définir la société canadienne-française au sein du Canada, souscrivant ainsi à la

thèse des deux nations, puis il caractérise le Québec comme société globale, comme nouvelle référence nationale.

Au printemps 1945, Falardeau participe, avec deux collègues canadiens-anglais – B. S. Keirstead et A. R. M. Lower – aux travaux d'un comité spécial mis sur pied par le Conseil de recherches en sciences sociales du Canada afin de préparer le plan d'une enquête visant à «étudier objectivement les facteurs de tout ordre grâce auxquels les deux grands partenaires de la nation canadienne, les Canadiens de langue française et les Canadiens de langue anglaise, étaient parvenus à accepter un *modus vivendi* relativement stable¹¹». Des années plus tard, il en tire un ouvrage marquant dans l'histoire intellectuelle et politique canadienne, *La dualité canadienne. Essais sur les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais* (1960). Mason Wade et Jean-Charles Falardeau, comme tant d'autres membres de l'élite intellectuelle de l'époque, partageaient la vision d'un Canada binational. «Le postulat sur lequel reposent ces essais est que ces deux groupes constituent la substance de la nation canadienne¹².» Il est clair que Falardeau n'a jamais considéré le Québec comme une minorité ethnique au sens où nous l'entendons de nos jours (même s'il emploie le mot lui-même) mais bien plutôt comme une nation à part entière, comme une société globale. «La phase difficile de notre mariage de raison avec le Canada est en voie de prendre fin. Notre pays reconnaît maintenant de plus d'une manière qu'il est composé de deux grands groupes ethniques et qu'il est essentiellement inspiré par deux grandes civilisations¹³.» Parfait bilingue, Falardeau s'est donné pour tâche d'expliquer le Canada français à différents auditoires du Canada anglais au début de sa carrière, liant par ailleurs dans ses analyses la dualité linguistique et l'étude de la stratification sociale, comme on le verra dans la lecture des textes que l'on trouvera dans la dernière section de cet ouvrage.

Parallèlement à la promotion de la dualité canadienne, Falardeau a proposé plusieurs idées neuves sur le Québec comme société globale et participé à l'élaboration de perspectives d'analyses nouvelles. Dans les années 1950, la sociologie de Falardeau a évolué considérablement. Nicole

11. Jean-Charles FALARDEAU, «Avant-propos», dans Mason WADE et Jean-Charles FALARDEAU (dir.), *La dualité canadienne. Essais sur les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et Toronto, University of Toronto Press, 1960, p. v.

12. Mason WADE, «Préface», dans *La dualité canadienne, op. cit.*, p. xxi.

13. Jean-Charles FALARDEAU, «Perspectives», dans J.-C. FALARDEAU (dir.), *Essais sur le Québec contemporain*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1953,

Gagnon estime que les *Essais* « marquent l'émancipation de la sociologie québécoise vis-à-vis de la sociologie américaine [...]. Ce n'est plus tant Saint-Sauveur qu'il importe d'étudier : c'est l'univers social ». Ainsi, « le Canada français de Falardeau est beaucoup plus résolument moderne que celui de l'École de Chicago¹⁴ ». La société québécoise n'est pas fondamentalement différente du reste du continent, soutient Falardeau. Toute sa vie, il a contesté le fait que le Québec puisse se résumer à la ruralité et au maintien d'une tradition. « Si l'on y regarde de près, écrit-il en 1953, l'évolution québécoise ne fut, en définitive, que l'expérience à l'échelle régionale, d'une immense évolution économique qu'ont dû subir, à diverses périodes de l'histoire, toutes les régions nord-américaines¹⁵. » À ses yeux, la Confédération de 1867 a rendu le Québec encore plus solidaire du reste du Canada et du continent nord-américain.

Tout en développant la thèse de la dualité nationale, Falardeau a, de ce fait, contribué à la construction de la nouvelle référence nationale québécoise. Ainsi, le mot « Québec » et non pas « Canada français » apparaît dans le titre de l'ouvrage *Essais sur le Québec contemporain* (1953) qu'il a édité après le colloque tenu à l'Université Laval en 1952. Ce choix n'est pas accidentel. Le Canada français était en effet une entité culturelle et nationale qui débordait largement les frontières de la province et les liens des Canadiens français du Québec étaient encore étroits avec leurs concitoyens de la diaspora (comme on l'appelait à l'époque), notamment avec ceux qui vivaient dans les paroisses canadiennes-françaises de l'Ontario et de la Nouvelle-Angleterre. Mais les choses étaient en train de changer et les Canadiens français se servaient de plus en plus du seul gouvernement qu'ils contrôlaient – celui de la province de Québec – pour asseoir leur développement, d'autant plus que le fait français n'avait pas encore acquis la reconnaissance qu'il aura sur la scène fédérale à partir de la fin des années 1960. Falardeau explique dans la préface de l'ouvrage le choix de la « référence Québec » que traduit le titre. « [...] un usage populaire, répandu surtout parmi nos compatriotes anglophones et historiquement justifié, restreint le terme "Canada français" au Québec¹⁶. Restreindre le terme au Québec était une manière, pour bien des anglophones, de ne pas reconnaître les implications de la forte présence

14. N. GAGNON, « Le Département de sociologie 1943-1970 », dans A. Faucher, 1988, *op. cit.*, p. 97-98.

15. Jean-Charles FALARDEAU, « Perspectives », *op. cit.*, p. 240.

16. Jean-Charles FALARDEAU, « Avant-propos », dans *Essais sur le Québec contemporain*,

des Canadiens français en dehors de ses frontières ni la justesse de leurs revendications linguistiques.

Pour Falardeau, l'industrialisation et l'urbanisation du Québec n'ont pas été des phénomènes soudains. Une longue évolution a entraîné la société québécoise dans cette voie dès le XIX^e siècle. Dans cette perspective, il a aussi soutenu que l'industrialisation ne s'est pas imposée aux Canadiens français ni n'a été accomplie malgré eux. Ils y ont étroitement participé, bien qu'une partie des travailleurs aient fourni une main-d'œuvre bon marché aux entreprises à propriété anglo-saxonne et américaine.

Falardeau insiste aussi sur la diversité qui caractérise la société québécoise. Contrairement à une idée reçue, il estime que le Québec n'est pas une société homogène. Il est divisé selon plusieurs lignes de partage, comme la langue ou les classes sociales. Même les types de paroisses et de milieux ruraux sont différents, comme il l'a montré dans ses travaux (voir la deuxième section de cet ouvrage). Ainsi, dans le dernier texte de ce recueil, il définit l'homme québécois comme « un homme pluriel » et il insiste sur la diversité liée aux territoires (opposition entre Montréal et le reste du Québec) et aux régions, de l'Abitibi à la Gaspésie, ainsi que sur les différences entre classes sociales. « Le Québec est fait d'un *Nous* global et de *nous* particuliers », écrit-il.

* * *

Les ambitions de sa sociologie, Jean-Charles Falardeau les a exprimées de manière particulièrement claire dans ses travaux sur la stratification sociale. Mais la pensée de Falardeau, en dépit de son importance, a souvent été négligée. Marcel Fournier, qui l'a interviewé, a écrit que « sans le dire, Falardeau voulait que l'on fasse pour lui ce qu'il avait fait pour Léon Gérin : maintenir sa mémoire vivante¹⁷ ». C'est précisément l'un des objectifs de cet ouvrage de combler, du moins en partie, cette lacune, non seulement en présentant des textes qui assurent à son auteur une belle place dans l'histoire de la pensée sociologique au Québec, mais aussi, pour l'essentiel, qui permettent de mieux comprendre une société qui est alors en plein changement. Ce changement, qui est au centre de ses travaux, Jean-Charles Falardeau l'a interprété de manière magistrale tout au long de sa carrière, comme en témoignent les textes rassemblés dans cet ouvrage.